l'auteur estime qu'elle avait spécifié la procédure à appliquer, celle-ci ne pouvant guère être que la *L. A. per iudicis arbitriue postulationem.* Les arguments invoqués à cet égard par l'auteur sont de poids. Cette *L. A.* sanctionnant la *sponsio* (Gaius IV, 17 a), il est normal, en effet, qu'elle ait été étendue à la matière connexe du *praeiudicium.* La procédure du *sacramentum* devrait être écartée parce que abstraite (ce qui nous paraît, à vrai dire, très discutable), celle de la *condictio,* faute d'objet certain. Il est d'ailleurs peu vraisemblable que le délai de trente jours prévu par la Lex Cicereia se soit vu doublé par celui des trente jours imposés par la Lex Pinaria dans la procédure du *sacramentum* et de la *condictio.* La *iudicis postulatio* est la seule qui échappe à cette dernière disposition. Une ingénieuse reconstitution de la *Legis Actio* est proposée par l'auteur (p. 100 et suiv.). Signalons enfin un important chapitre annexe consacré à une Schol. Bob. sur CICÉRON, Clod. et Cur. 17, 18, où l'on retrouve l'ancien usage romain de fournir les cautions devant le peuple assemblé, usage auquel se rattache manifestement la *praedictio* imposée par la L. Cicereia.

En appendice à cet ouvrage qui fait honneur à notre collègue d'Athènes, on trouvera un index des sources établi avec grand soin et qui permet de juger de toute l'étendue des recherches auxquelles s'est livré l'auteur.

Fernand DE VISSCHER.

Latin médiéval.

Einar LÖFSTEDT, *Late latin* (Instituttet for sammellignende Kulturforskning, Serie A, XXV) : Oslo, Aschehoug and Co. (W. Nygaard), 1959, 215 pages, grand in-8°.

C'est seulement après la dernière guerre mondiale que l'Institut norvégien de recherche comparative sur les civilisations a pu réaliser le projet, conçu dès 1937, d'une série de conférences sur ce qu'il appelle « la période des migrations » (400-800). Dans le cadre de ce projet, le regretté Einar Löfstedt prononça en 1951 ces dix conférences sur le « latin tardif », et il travailla jusqu'à sa mort, survenue en 1955, à en compléter et en améliorer le manuscrit. Quatre ans après, les voici traduites en anglais et publiées par les soins d'une commission où nous relevons en particulier les noms de M^me^ E. Löfstedt et du professeur Harald Hagendahl.

Ce ne sont pas seulement ces circonstances de publication qui font de cet ouvrage un testament scientifique. Car il mérite ce nom au sens le plus plein du terme. Un demi-siècle après sa dissertation de Stockholm, qu'Einar Löfstedt consacrait dès 1907 à des « Contributions à la connaissance de la latinité tardive », cette dernière œuvre résume et cou-

ronne une carrière scientifique d'une admirable unité, qui a fait du maître de Lund l'un des connaisseurs les plus éminents de la langue latine tardive et, à travers celle-ci, de la langue latine tout court. Volontairement concises, ces 200 pages nous offrent un magistral état des études sur le latin tardif au milieu du XX^e siècle.

Une première série de chapitres (I-IV) s'attachent à définir en quelque sorte la situation du latin tardif dans le temps et l'espace. Ils montrent comment ce latin des « temps de transition » (pour reprendre la terminologie expressive de Traube) représente une phase évolutive particulière de la langue latine, aussi intimement liée aux divers aspects du latin antique qu'à la constitution du latin médiéval. Ils exposent avec prudence les difficiles problèmes de ses différenciations locales selon les diverses régions de la Romania occidentale. Puis deux chapitres s'attachent à étudier les deux grands facteurs de mutation du latin tardif : l'influence du christianisme et celle de la langue grecque. Enfin, quatre études plus techniques, plus détaillées aussi, envisagent des aspects particuliers de cette mutation : la morphologie du nom, l'évolution sémantique du vocabulaire, celle des prépositions et particules et, pour terminer, la formation de néologismes sémantiques à des fins euphémistiques. Encore que les matériaux allégués et les solutions proposées enrichissent considérablement ceux que nous offrait déjà, sur beaucoup de ces points, l'œuvre antérieure de l'auteur, l'effort de synthèse qui caractérise la plupart des chapitres de ce dernier ouvrage (mais surtout les six premiers), en fait une impressionnante leçon de méthode dans le domaine des études latines sur lequel régnait Einar Löfstedt.

Le « latin tardif » n'apparaît plus ici comme une variété appauvrie et barbarisée d'une langue à l'agonie, comme une sorte de fâcheux appendice à des siècles de rayonnement glorieux. Nous sommes amenés à voir en lui une phase essentielle, particulièrement vivante et instructive, dans l'histoire d'un développement organique que les grandes invasions et la disparition politique de l'Empire n'ont pas interrompu. Pour ne rien dire de ce qu'il apporte à ceux qui veulent comprendre en profondeur les métamorphoses de la civilisation antique dans les « temps de transition », il est susceptible d'éclairer à la fois la formation du latin médiéval et des langues romanes, mais aussi la lente évolution de la langue latine à partir de ses origines. Car telle est la leçon première de l'œuvre d'Einar Löfstedt, leçon que ce dernier ouvrage met en évidence dans toute la richesse de ses implications diverses : il faut considérer « l'histoire du latin comme un tout dans lequel les étapes finales du puissant processus méritent tout autant d'attention que son commencement » (p. 67). Il faut donc prendre garde à ne pas se hâter

d'isoler abstraitement des phases chronologiques, des développements locaux, des différenciations sociales ou littéraires comme des langues spécialisées que l'on aurait tendance à étudier en elles-mêmes, en quelque sorte en circuit fermé. Mais il faut, à travers l'étude de la moindre mutation, garder le souci de ressaisir constamment ce que nous pourrions appeler l'unité d'une double continuité. Continuité horizontale, à travers le temps et l'espace, les diverses époques et les diverses provinces. Continuité verticale, à travers les différents niveaux de la langue en un lieu et un temps donné : langue écrite ou parlée, cultivée, vulgaire, usuelle, officielle, etc. Bref, il faut préserver l'unité d'un « développement à la fois lent et organique » (p. 128).

L'application constante de ce principe apparaît dans la prudence avec laquelle sont abordés ici les problèmes de périodisation et de localisation dans le domaine de la langue tardive. Plus de frontières trop nettes ni de phases trop clairement délimitées et caractérisées ; mais un devenir homogène avec deux moments où l'évolution se manifeste avec plus de vigueur : le tournant du VI^e^ au VII^e^ siècle et les années 800. Mais, là même, il s'agit d'un changement lent et nuancé, et non d'une mutation aisément définissable. Semblable prudence s'impose désormais envers l'affirmation de variations localisables du latin tardif. L'*africitas* est bien morte ; l'hispanisme (ou le gallicisme?) de la langue d'Éthérie ne se porte guère mieux. Quant au « latin des chrétiens », on peut seulement déclarer que « le nouveau système de pensée » (du christianisme ; on aimerait traduire : « le nouvel univers mental ») « suscita et créa non pas tout à fait un nouveau langage, mais certainement de nouvelles formes d'expression » (p. 68). Cependant, cette simple citation montre combien l'on ferait fausse route en estimant, au simple vu de ces jugements critiques, que l'ouvrage n'est qu'une hécatombe de théories périmées ou trop peu sûres. Car la critique d'Einar Löfstedt est à peu près toujours constructive. Très consciente de l'immense difficulté des problèmes soulevés par les phénomènes du latin tardif, elle s'applique à respecter la pensée d'autrui ; elle donne, dans ses analyses les plus sévères, une constante leçon de méthode intelligente, mais aussi de courtoisie scientifique.

Connaissant la langue latine dans toute la richesse et la diversité de deux millénaires d'évolution, l'auteur est en garde contre toute interprétation viciée par l'esprit de système et par la simplification des données dont il s'accompagne toujours. Il s'oppose à toute tentative de « réduction » ; ainsi, celle des mutations du latin tardif à l'influence du grec. Mais il cherche constamment les résultats positifs d'une nouvelle interprétation ; son idéal est de compléter et de rectifier. S'il réclame souvent un affinement des interprétations à la faveur d'une

reprise des dénombrements, c'est pour se rapprocher d'une réalité linguistique complexe qu'une science plus exigeante sera capable d'atteindre un jour. On le voit bien dans le problème si délicat des variations locales du latin tardif. Refusant les solutions trop hâtives, il ne conclut pas pour autant à l'inexistence du problème. Le chapitre qui lui est consacré se termine sur l'image optimiste (malgré tant d'échecs dénombrés et lucidement sanctionnés au cours du chapitre !) d'un « vaste champ de recherche, dont on vient tout juste de commencer à dresser la carte » (p. 58). Les explications nouvelles contribuent à confirmer la valeur *partielle* de celles qui les ont précédées, en les situant dans le cadre d'une vision plus large et plus complète d'un phénomène donné. Plus la moisson d'observations grossit et plus les perspectives s'ordonnent avec justesse, en un temps où l'évolution tardive du latin obéit à des facteurs de plus en plus nombreux, complexes, et d'importance variable selon les lieux et les hommes.

Beaucoup de ces rectifications s'appliquent à ce qui apparaît, en définitive, comme une série d'illusions d'optique sur un phénomène linguistique donné. Ici, on a considéré comme une variation localisable une mutation qui intéresse en fait l'ensemble de la langue latine tardive (ainsi les « hispanismes » et « gallicismes » de la langue d'Éthérie). Là, on a trop vite conclu à l'hellénisme, quand en fait « une tendance linguistique ancienne et authentiquement latine est devenue plus largement active, étant stimulée par un phénomène grec parallèle » (p. 93) ; à moins qu'il ne faille conclure, en tel autre cas, à un pur et simple parallélisme entre l'évolution du latin tardif et celle du grec tardif, sans qu'une influence réelle du grec sur le latin apparaisse vraisemblable en une telle occurrence (p. 115). Dans ces divers cas, l'illusion d'optique se dissipera d'autant mieux que la récolte du matériel linguistique aura été plus ample et plus audacieuse. La compréhension du phénomène latin tardif gagnera en exactitude, dans la mesure où elle s'appuiera sur une connaissance approfondie du latin archaïque aussi bien que médiéval, du grec tardif, des langues romanes... Telle est l'exigence redoutable qui découle de l'affirmation théorique inhérente à l'œuvre de Löfstedt : celle de l'unité et de la continuité d'un développement dont nous ne saisissons plus qu'indirectement certains traits, à travers telle citation isolée d'un auteur archaïque ou classique, voire à travers leur reflet indirect et déjà déformé dans l'évolution ultérieure des langues romanes. Elle pose aux disciples et aux héritiers intellectuels de Löfstedt — que nous sommes tous à quelque degré — des problèmes de travail et d'information qui sont de nature à inquiéter les moins timides...

Mais l'auteur excelle à nous montrer aussi, comme en contre-partie,

l'enjeu considérable qui donne tout leur intérêt aux recherches sur le latin tardif : au carrefour des problèmes, mais aussi des méthodes et des sciences particulières, il s'avère un champ d'expériences décisives pour la solution indirecte de bien des problèmes historiques, littéraires et critiques. Ceci ressort particulièrement des études sémantiques, où l'auteur s'est élevé avec beaucoup de justesse (et de courage en 1959) contre les méfaits d'une « spéculation philosophique et psychologique », insuffisamment attentive aux « considérations historiques et culturelles » (p. 143). Ce souci particulier explique l'un des charmes du livre. La solution du problème le plus technique y apporte au lecteur une satisfaction proprement humaniste : celle de mieux saisir l'évolution vivante du latin, en percevant de l'intérieur, avec plus de clarté, l'un des liens qui l'unissent — surtout s'il est un sujet parlant une langue romane — à la survie ininterrompue de la langue latine. En ce sens, *Late latin* apparaît comme une sorte de complément linguistique à l'admirable somme d'E. R. Curtius sur *La littérature européenne et le Moyen Age latin* (à laquelle le présent ouvrage rend d'ailleurs un juste hommage, p. 61, n. 1).

Pour atteindre, dans le domaine du latin tardif, à cette intelligence des phénomènes linguistiques, il reste à franchir les obstacles qu'opposent à l'herméneutique la plus circonspecte les particularités des textes tardifs. Nous avions déjà remarqué dans les œuvres de Löfstedt une certaine abstention, dans le choix des exemples, à l'égard des textes wisigothiques, et plus précisément des œuvres d'Isidore de Séville. Il le cite ici à deux reprises (p. 146 et 186 — ne pas se fier à l'index locorum des p. 209-210 : il est très lacuneux, et se limite aux textes qui ont fait l'objet d'une ample discussion ou d'une correction). Dans le premier de ces cas, l'auteur invoque *Orig.* 1, 39, 20, comme un exemple du sens concret pris par *dormitio* entendu au sens de « tombeau ». Mais le texte isidorien est un emprunt simplifié à Hier., *Epist.* 112, 3, 2, où, sans contestation possible, le mot est un euphémisme (au sens même où ce phénomène sémantique est étudié ici, p. 184-185) pour désigner la mort (cf. encore dans notre terminologie théologique et iconographique la « dormition de la Vierge »). Labourt (éd. Budé, p. 6, p. 21) traduit justement « in dormitione Nepotiani » = « à l'occasion de la mort... de Népotien ». S'il est vrai qu'Isidore écrit « in titulo mortuorum » (dans cette même définition de l'*epitaphium*, *Orig.* 1, 39, 20) pour désigner concrètement une « inscription funéraire », il paraît en revanche difficile de voir dans ce texte le témoignage d'un emploi concret de *dormitio* et de traduire « in dormitione » = « sur le tombeau ». Car si trois inscriptions chrétiennes d'Espagne y attestent bien le sens concret de « titulus » (Vives 179, 239, 293), « tombeau » y

est rendu quinze fois par *tumulus*, neuf fois par *sepulcrum*, deux fois par *monumentum*, une fois par *sepultura*, mais jamais par *dormitio*. Ce témoignage des inscriptions chrétiennes et wisigothiques d'Espagne renforce l'argument *a silentio* que l'on peut tirer d'autre part du chapitre d'Isidore, *Orig.* 15, 11, « de sepulcris » : avant de finir par les termes exceptionnels de « mausolée » et de « pyramide », Isidore y définit successivement ceux de *sepulcrum* et de *monumentum* (11, 1), puis de *tumulus* et de *sarcophagus* (11, 2) ; mais, dans tout ce chapitre, le mot de *dormitio* n'est même pas prononcé incidemment. Cette rectification de détail montre par un exemple de quelles précautions il convient d'entourer l'étude des témoignages tirés de la langue littéraire tardive, souvent fondés sur l'adaptation de textes antérieurs et usant ainsi d'un vocabulaire « de seconde main ». Cette notule rectificative voudrait n'être qu'un très modeste hommage aux leçons de méthode patiente que nous avons reçues des œuvres antérieures de l'auteur de *Late latin*.

Ce bilan d'une longue vie de travail philologique ne s'adresse pas aux seuls spécialistes. Conçu pour le large public scientifique de l'Institut d'Oslo, il présente à chaque page des perspectives neuves et des suggestions de recherche. Par là, il répond au dessein du directeur de la présente *Revue*, lorsque celui-ci aime à présenter ici même des « sujets de travaux et de recherche ». Il donne aussi une bibliographie critique et développée d'un siècle de travaux sur le latin tardif — et l'on ajoutera sur ce point à la bibliographie choisie des pages 195-202 les innombrables références des notes du texte. Il restera l' « introduction à la lecture » non seulement de l'œuvre de Löfstedt, mais aussi de celle de ses disciples et de tous les travaux scandinaves, si importants dans le domaine du latin tardif. Écrit avec acuité et bienveillance, toujours avec modestie, parfois avec humour, *Late latin* est en cela un livre émouvant : dernier écho fidèle de la voix d'un savant et d'un homme que le lecteur aurait aimé entendre, mais dont il ne tient qu'à lui, guidé par cet ouvrage, de se faire encore le disciple.

Jacques FONTAINE.

Theodoro Henrique MAURER Junior, *Gramática do latim vulgar* (Biblioteca brasileira de filologia, nº 16) : Rio-de-Janeiro, Livraria Academica, 1959, 298 pages.

Le titre de cet ouvrage n'est pas sans surprendre, sans inquiéter même dès le premier abord. Il faut bien connaître une langue pour en écrire la grammaire ; il faut aussi que cette langue ait existé. Or, le terme de « latin vulgaire » nous rappelle avant tout des discussions et

des débats dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'ont jamais abouti à des conclusions définitives ou à des définitions généralement admises : qu'est-ce que le latin vulgaire? y a-t-il *un* latin vulgaire? quels textes, quels documents nous permettent de retrouver le latin vulgaire?

La difficulté n'a pas échappé à M. Maurer : elle lui a dicté sa préface, une préface très courte, écrite en termes précis et catégoriques, destinée à définir les trois postulats sur lesquels repose tout l'ouvrage : le « latin vulgaire » dérive de la langue parlée dans les milieux populaires de Rome et de ses environs ; — ses caractéristiques essentielles datent du 1er siècle avant ou après Jésus-Christ, ce qui explique qu'elles se soient répandues dans toutes les parties de l'Empire ; — enfin, la source la plus sûre pour notre connaissance du « latin vulgaire » est la comparaison des langues romanes, dont les éléments communs nous livrent ce qui faisait l'unité du « latin vulgaire » à travers les diverses provinces, indépendamment des divergences locales, simples variantes de détail. M. Maurer sait que ces postulats sont discutables et il promet de les défendre ultérieurement dans une autre étude. Il demande qu'on les admette d'abord, car, sans eux, il n'aurait pu composer la présente grammaire ni constituer ce tableau d'ensemble du « latin vulgaire », qui est appelé à devenir un instrument de travail fort utile aux étudiants de linguistique romane ; c'est M. Maurer qui le dit lui-même, et il a tout à fait raison, du moins si l'on pense aux étudiants de langue portugaise.

M. Maurer a fait une œuvre méthodique, claire, complète. Étudiant successivement la phonétique, la morphologie, la syntaxe et le lexique, il dresse l'inventaire de tous les faits communs aux diverses langues romanes et explique les rapports que ces faits peuvent avoir avec le latin classique : on ne s'étonnera pas de constater que les deux premières disciplines ont une plus large place que les deux autres. En tout cas, c'est bien là l'ouvrage écrit pour des romanistes, par un romaniste plutôt que par un latiniste. Malgré des références assez nombreuses à des documents latins, remarques d'auteurs classiques et de grammairiens anciens, exemples tirés de quelques textes plus ou moins « vulgaires », M. Maurer nous présente surtout la reconstitution du « latin vulgaire » à partir des langues romanes.

Il nous semble que la base proprement latine de cette grammaire est trop étroite. On doit pouvoir tirer un parti plus avantageux des documents et des textes mérovingiens d'une part, du latin chrétien d'autre part. M. Maurer ne paraît pas connaître la thèse de Bonnet sur le latin de Grégoire de Tours, ni le *Manuel du latin chrétien* de Blaise, ni les travaux de Mlle Mohrmann, ni les recherches de Dag Norberg sur la poésie mérovingienne. Le travail de M. Maurer fait apparaître un

fossé entre ce que nous savons du latin classique et le témoignage des documents romans ; or, il serait intéressant et possible aussi, sinon de combler ce fossé, du moins de le rétrécir grâce au latin postclassique et médiéval.

D'autre part, M. Maurer fait du « latin vulgaire » une entité unique, à la recherche de laquelle concourent également témoignages latins antiques et comparaison des langues romanes ; d'où résulte une regrettable confusion chronologique : des données fort éloignées dans le temps se trouvent mêlées sans que le lecteur non prévenu puisse faire la distinction ; ainsi on voit présentés comme appartenant au « latin vulgaire » des faits bien attestés par des documents antiques et des phénomènes qui ne se déduisent que des formes romanes tardives, dont certaines même ne sont qu'hypothétiques ou tout au moins restent à dater. Peut-on considérer comme des formes du « latin vulgaire » les imparfaits romans ou les parfaits en *-dedi*?

Il nous paraît que le plan suivi par Édouard Bourciez dans son livre magistral sur les *Éléments de linguistique romane*, livre dont, en fait, la matière se confond à peu près avec celle que traite M. Maurer, est plus prudent : il distingue, en effet, ce que l'on doit considérer comme strictement latin de ce qui appartint au roman primitif et de ce que nous savons enfin des diverses langues romanes. La confusion de ces trois réalités par M. Maurer est particulièrement apparente dans les chapitres consacrés à la syntaxe : trop souvent, l'auteur oppose sans plus des faits de syntaxe romane à des faits de syntaxe latine classique, sans chercher dans le latin tardif des phénomènes intermédiaires et sans faire les différences de temps qui s'imposent. Dans ce domaine, les explications de Bourciez sont beaucoup plus pertinentes.

Une certaine insuffisance de l'information latine, quelque confusion chronologique dans l'exposé ; deux inconvénients que nous regrettons. Mais ils n'ôtent rien à la valeur d'inventaire que gardera l'ouvrage de M. Maurer.

Yves Lefèvre.

Mittellateinisches Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert, hrsg. von der Bayerischen Akademie und der Deutschen Akademie zu Berlin ; I. Band, Lief. 2 : *addebeo-aer* : München, Beck, 1960, p. 162-319, 15 DM.

J'ai dit précédemment dans cette *Revue* (t. XXXVII, p. 420) ce qu'on pouvait penser de ce nouveau répertoire du latin médiéval, qui peut paraître concurrencer des entreprises voisines ; je dois seulement signaler aujourd'hui qu'en tout cas le travail marche bon train, puisque voici le fascicule 2 et que le fascicule 3 est annoncé pour bientôt ; ce

qui ne veut pas dire que l'avance réelle soit notable, puisque, avec la page 320, nous n'en sommes qu'au mot *aer*, donc encore au commencement de l'A. Faut-il s'en étonner, quand on pense que le dépouillement va jusqu'à la fin du XIII^e^ siècle, c'est-à-dire qu'il comprend les siècles où l'accroissement du vocabulaire a été le plus intense?

Abondance et naturellement diversité : il suffit de feuilleter l'ouvrage pour se rendre compte du caractère composite de ce qu'on appelle le latin médiéval, si bien mis en valeur par M. Fr. Blatt dans un article de l'*A. L. M. A.*, t. XXVIII, 1958, p. 201-219, qui souligne la conjonction de trois apports principaux : celui des langues nationales, celui des nouvelles conditions de vie, variables suivant les régions, et l'appoint des lettrés ; une illustration de cette confluence peut être demandée par exemple à la masse des formations en *ad-* que relève le présent fascicule.

J. MAROUZEAU.

Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum, t. II, fasc. 2 : *Caprea-Centenariatus* : Varsovie, Polska Akademia Nauk, 1960, p. 162-319.

Il ne s'agit ici que de marquer l'état d'avancement de ce Lexique, que j'ai déjà présenté (p. ex., t. XXXV, p. 477, et XXXVI, p. 282) et qui, plus encore que le précédent, se caractérise comme un inventaire très particularisé, avec une surabondance extraordinaire de vocables techniques et régionaux ; cf. par exemple les innombrables dérivés de *castellum* : *castellanus* et *-lana*, *-lanalis*, *-lanatura*, *-lanatus* et *-laneatus*, *-lania*, *-lanides*, *-lanissa*, *-larius*, *-latura*, *lulum* ; ceux de *cella* : *cellararius* et *-lararia*, *cellarius* et *-larium*, *cellula*... Langue riche, mais artificielle, et faite pour répondre à des besoins culturels plutôt qu'à des exigences de pensée, ce qui est le cas de maints aspects du latin médiéval, surtout à la périphérie du domaine.

J. MAROUZEAU.

Glossarium mediae latinitatis Cataloniae : voces latinas y romances documentadas en fuentes catalanas del ano 800 al 1100, compil. y redact. por M. BASSOLS DE CLIMÉNT, J. BASTARDAS PARERA, E. RODÓN BINUÉ, D. CONDOM GRATACÓS, R. QUEVEDO SENSAT, M. C. CATALÀ POCH [fasc. I : *a-aragalius*] : Univ. de Barcelona, Escuela de filol. de Barcelona del C. S. I. C., 1960, 128 colonnes.

Au cours de différentes recensions (cf. cette *Revue*, t. XXXV, p. 475, t. XXXVI, p. 282, t. XXXVII, p. 89 et 419), j'ai relevé, non sans un sentiment de malaise que partagent bien des médiévistes, l'abondance des lexicographies nationales qui gravitent autour du nouveau Du

Cange et lui enlèvent la valeur d'unicité à laquelle il pouvait prétendre. Voici une nouvelle entreprise nationale, destinée à couvrir le domaine catalan du IX^e^ au XI^e^ siècle. Mais comment ne pas lui faire bon accueil lorsqu'on la voit entre les mains de savants qualifiés qui ne sauraient ni méconnaître le risque de double emploi ni sous-estimer l'intérêt de la tentative. Car, il faut bien le reconnaître, la constitution de lexiques régionaux présente cet avantage de souligner les divers aspects de la romanité : on est trop communément enclin à considérer le latin médiéval comme une entité indépendante des lieux, sinon des temps, alors qu'en fait ce qui a une existence propre, c'est le latin de telle région, de telle appartenance culturelle, qui se diversifie ou s'enrichit des apports locaux et des adaptations : type *haribannus* pour le domaine germanique, *lotum* pour le finnois, *cecha* pour le polonais, *alna* pour le catalan. Et je note avec intérêt que l'un des auteurs du présent glossaire, M. Rodón Binué, a publié à Barcelone en 1957, sur le langage technique de la féodalité en Catalogne, une étude qui fait apparaître l'intérêt de dépouillements de ce genre. J'ajoute que le présent Lexique utilise bon nombre de documents jusqu'ici inexploités, qu'un Index recense méthodiquement.

J. MAROUZEAU.

Mediae Latinitatis Lexicon minus, comp. J. F. NIERMEYER, fasc. 8 : *mercha-pascuarium* : Leiden, Brill, 1960, p. 673-768, 20 Fl.

Voici, dans la course à la médio-latinité, le plus avancé des Lexiques, puisqu'il en est au milieu de la lettre P. J'ai dit dans des comptes rendus antérieurs les mérites de cette entreprise ; on doit se féliciter que son achèvement soit presque en vue.

J. MAROUZEAU.

M. C. DÍAZ Y DÍAZ, *Index Scriptorum Medii Aeui Hispanorum* (Acta Salmanticensia, Filosofía y letras, tomo XIII, num. 1 y 2) : Universidad de Salamanca, t. I, 1958, et II, 1959, 582 p. (= éd. en un vol. par le Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 1959).

Professeur de langue et littérature latines à l'Université de Salamanque, ancien collaborateur espagnol au *Thesaurus* de Munich, Manuel C. Díaz y Díaz offre aux philologues attirés par la patristique hispanique et le latin médiéval d'Espagne un instrument de travail extrêmement précieux. Fruit de longues années de recherches dans les bibliothèques d'Europe, cet index sera pour les latinistes — hispanisants, médiévistes ou patristiciens — un instrument de consultation aussi indispensable que la *Clauis Patrum Latinorum*. L'auteur s'est

proposé d'y répertorier toutes les œuvres du Moyen Age latin en Espagne de 500 à 1350, selon un ordre chronologique. Chaque numéro comporte le titre de l'œuvre, sa date actuellement admise, son (ou ses) incipit, l'indication de l'édition considérée actuellement comme la meilleure (avec renvoi éventuel à d'autres grandes collections, comme par exemple la *Patrologie latine* de Migne, ou, pour les conciles, le Mansi), les éditions partielles, la bibliographie moderne sur les problèmes critiques du texte, celle des sources, enfin — le plus précieux sans doute — les références précises de tous les manuscrits conservés, des plus anciens jusqu'à ceux du XII^e^ siècle inclus.

Des notes personnelles de l'auteur, parfois abondantes, donnent au lecteur tous les renseignements complémentaires qu'il peut souhaiter dans l'ordre de la bibliographie de détail sur les manuscrits et les sources, mais aussi pour ce qui touche à l'authenticité d'une œuvre donnée. Les apocryphes et les anonymes y sont recensés aussi bien que les œuvres authentiques. N'en sont exclus que les écrivains nés en dehors des limites *actuelles* de l'Espagne ; les étrangers dont la carrière littéraire s'est déroulée en tout ou en partie en Espagne ; enfin les « Espagnols » de naissance qui, comme Théodulfe ou Claude de Turin, passèrent la plus grande partie de leur vie hors d'Espagne. Mais les œuvres de la liturgie hispanique, les inscriptions, les actes des conciles espagnols ont été répertoriés.

On pourra discuter des critères de ces choix, ainsi que de ceux d'après lesquels a été fixé l'ordre de présentation des œuvres. Mais les 176 pages d'*indices* qui terminent l'ouvrage sont propres à pallier bien des inconvénients du classement adopté. Index alphabétique des auteurs et de leurs œuvres. Index des *Initia*, propre à faciliter l'identification de textes acéphales dans des manuscrits mal inventoriés. Index des manuscrits par ordre numérique, dans chacune des bibliothèques rangées sous les noms de villes par ordre alphabétique. Index des auteurs modernes dont les travaux sont cités dans le répertoire. Enfin, un index des abréviations de noms d'auteurs et d'œuvres : il pourra bien être, pour les latinistes hispanisants si souvent déçus par les *indices* du *Thesaurus* en matière d'auteurs hispaniques tardifs et médiévaux (et particulièrement démunis pour la période 500-800), une table commode d'abréviations, digne d'être suivie dans les travaux scientifiques à venir. La typographie de ces *indices*, nette et claire, en accroît la maniabilité (bien que le corps des chiffres soit peut-être un peu trop petit).

On pourra corriger sur des points de détail cet énorme travail, mais à condition de l'avoir d'abord apprécié à sa juste valeur. Bien des références ont été prises sur des catalogues parfois infidèles : nous

avons eu l'occasion de nous en rendre compte personnellement pour plusieurs cotes des manuscrits parisiens d'Isidore de Séville, qui ne tiennent pas les promesses du vieux catalogue de la Bibliothèque du roi... Il reste qu'il faut remercier M. Díaz y Díaz d'avoir mis à notre disposition ce bel index. La meilleure manière de lui exprimer notre reconnaissance sera d'en préparer avec lui la seconde édition en lui envoyant nos observations et rectifications dans les domaines qui nous sont respectivement familiers. Mais, pour le moment, agréons l'épilogue horatien que l'auteur a choisi pour la dernière page de ce bel ouvrage — qu'il a d'ailleurs eu l'élégance et la courtoisie de rédiger entièrement en latin : « Viue, uale, si quid nouisti rectius istis, candidus imperti ; si nil, his utere mecum[1]. »

Jacques FONTAINE.

Ouvrages scolaires.

Jacques MICHEL, *Grammaire de base du latin* (Collection « Via nova ») : Anvers, Éditions De Sikkel, 1960, 373 pages, 120 fr. belges.

Pourquoi « Grammaire de base »? Ce qualificatif a de quoi intriguer, l'ouvrage étant conçu pour être utilisé tout au long des six années de l'enseignement moyen, et plus particulièrement, avec adaptation méthodique des caractères typographiques, au cours de la troisième, de la seconde et de la rhétorique. Donc, base singulièrement extensible ou multiple. Qu'importe? Le terme de « base » est à la mode, avec des sens très variés du reste, et je ne taquinerai pas l'auteur sur la terminologie de son titre.

L'essentiel, c'est que l'ouvrage soit bien conçu et bien adapté à son propos. Et j'estime qu'il l'est.

Je le louerai d'abord de prendre comme « base » un état de langue conforme à la réalité linguistique, et non vicié par les arrangements de la grammaire traditionnelle (exception faite, hélas, mais regrettée par l'auteur lui-même, p. 12, Rem., pour la graphie — et par conséquent la prononciation — qui est celle encore en usage dans l'enseignement scolaire ; autre exception, fâcheuse, pour la recommandation faite p. 15, par. 15, 4, de « respecter l'accent tonique, quitte à en faire un accent d'intensité » — comment alors lira-t-on les vers, où il faut marquer aussi le temps fort, cf. p. 323-324?)

1. N. D. L. R. — Au moment de mettre sous presse, nous parviennent deux études de M. Bengt LÖFSTEDT qui intéressent directement le domaine exploré par M. Díaz y Díaz, mais auxquelles ne peut être consacrée ici qu'une brève mention :

— *Zur Lexicographie der Mittellateinischen Urkunden Spaniens* (ex : *Archivum latinitatis medii aeui*, t. XXIX, fasc. 1, 1959).

— *Lexicographisches zu Spanischen und Portugiesischen Urkunden* (ex : *Eranos*, t. LVIII, p. 190-205).